

L'analyse de la crise

Poincaré chez Péguy penseur de l'événement

Clio, la muse de l'histoire, est comme toutes les muses fille de Mnémosyne, la Mémoire. Péguy étant mort au front d'une balle au front en 1914, sa *Clio* n'a été publiée qu'à titre posthume. Dans ce petit livre Péguy fait parler Clio en personne. Ses paroles nous sont toujours destinées. La Clio de Péguy profère plusieurs paroles capitales dont nous allons réunir les principales.

Clio déclare :

Nous sommes extrêmement mal situés, nous sommes historiquement situés à un point critique, à un point de discernement, à ce point de discrimination.

Elle ajoute

Mais analysons tout de même. Il faut bien analyser.

Car

Nous sommes chargés, comme par hasard, de faire communiquer par nous entre eux des gens qui précisément ne veulent pas communiquer.

Ce qui permet à Clio de dire cela, c'est que, sur l'événement, la muse de l'histoire a ses points-repères :

Il y a des points critiques de l'événement comme il y a des points critiques de température, des points de fusion, de congélation ; d'ébullition, de condensation ; de coagulation ; de cristallisation. Et même il y a dans l'événement de ces états de surfusion qui ne se précipitent, qui ne se cristallisent, qui ne se déterminent que par l'introduction d'un fragment de l'événement futur.

La Clio de Péguy peut seule se permettre d'ajouter :

C'est le secret même de l'événement.

Et quand, comme Clio, l'on s'est ainsi campé dans l'événement, non seulement l'on a vu ce qui dans l'événement *crée la crise*, non seulement on est parvenu, dans la crise, à *poser le problème* qui s'imposent, mais, pour ce problème, pourvu qu'il soit bien posé, on s'est acheminé vers la *solution* :

Il n'y a rien eu. Et un problème dont on ne voyait pas la fin, un problème sans issue, un problème où tout un monde était aheurté tout d'un coup n'existe plus et on se demande de quoi on parlait. C'est qu'au lieu de recevoir une solution, ordinaire, une solution que l'on trouve, ce problème, cette difficulté, cette impossibilité vient de passer par un point de résolution pour ainsi dire physique. Par un point de crise. Et c'est qu'en même temps le monde entier est passé par un point de crise pour ainsi dire physique.

On s'acharnait après ce problème. Et on n'arrivait à rien. Et on devenait fou. Et ce qui est pire comme un vulgaire Lanson on en devenait aigre.

Et puis tout d'un coup il n'y a rien eu et on est dans un nouveau peuple, dans un nouveau monde, dans un nouvel homme.

Comment cette solution du problème, ce dénouement de la crise a-t-il été possible ?
Il a fallu entrer dans l'événement de la manière que décrit Cléo, la muse de l'histoire :

L'histoire est essentiellement longitudinale, la mémoire est essentiellement verticale. L'histoire consiste essentiellement à *passer au long* de l'événement. La mémoire consiste essentiellement, étant dedans l'événement, avant tout à n'en pas sortir, à y rester, et à le remonter en dedans.

La mémoire et l'histoire forment un angle droit.

L'histoire est parallèle à l'événement, la mémoire lui est centrale et axiale.

L'histoire glisse pour ainsi dire sur une rainure longitudinale le long de l'événement ; l'histoire glisse parallèle à l'événement. La mémoire est perpendiculaire. La mémoire s'enfonce et plonge et sonde dans l'événement.

L'histoire c'est ce général brillamment chamarré, légèrement impotent, qui passe en revue des troupes en grande tenue de service sur le champ de manœuvre dans quelque ville de garnison. Il passe *au long* des lignes. Et l'inscription c'est quelque sergent-major qui suit le capitaine, ou quelque adjudant de garnison qui suit le général, et qui met sur son calepin quand il manque une bretelle de suspension. Mais la mémoire, mais le vieillissement, dit-elle, c'est le général sur le champ de bataille, non plus passant au long des lignes, mais (perpendiculairement) en dedans des lignes au contraire, fixé, retranché derrière ses lignes, lançant, poussant ses lignes, qui alors sont horizontales, qui sont transversales devant lui. Et *derrière un mamelon la garde était massée*.

Dans la mémoire, dans la remémoration les lignes sont transverses. Comme en géologie si je puis dire normale. Elles sont horizontales, et par suite transverses pour celui qui sonde et qui fouille.

En somme, dit-elle, l'histoire est toujours des grandes manœuvres, la mémoire est toujours de la guerre.

Et bien évidemment, l'Histoire ne va pas sans la Géographie. Le professeur d'histoire est un professeur d'histoire-géographie. Alors, en histoire-géo, Cléo ajoute les *pays* :

Athènes était un pays, dit-elle. Rome était un pays

Toute paroisse de France est un pays.

Paris est un pays et toute paroisse de Paris.

Et même tout arrondissement et tout quartier de Paris, Sainte-Geneviève est un pays.
Et un beau.

Et voilà pourquoi Deleuze nous dit que sur l'événement, Bergson, le philosophe qui a vu la mémoire comme le cratère où tonne la raison, est surclassé par Péguy, son plus fidèle disciple, assis dans sa pèlerine sur un banc du Collège de France pour boire la parole du maître. Dans le cratère de la mémoire, Péguy a dressé l'axe vertical perpendiculaire au cours de l'Histoire, celui sur lequel Cléo s'élève ou descend selon le souffle de l'esprit. Mais cette transition de Bergson à Péguy nous en demande maintenant une autre. Dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, en l'an 2000, Paul Ricœur a su voir que l'histoire a en amont la mémoire et ainsi définir un contrepoint capable de faire entrer la plupart des parties que la polyphonie de l'histoire fait entendre. Cependant l'appareil critique dont il est question à sa page IV suffit à faire apparaître que, non seulement Péguy manque à sa bibliographie, mais que le mot « crise » est absent de son index thématique. Pour que la pensée de l'histoire parvienne à se rendre capable d'une analyse des

crises, il nous faut donc passer à la doctrine deleuzienne de l'Histoire qui systématise la transposition de la mémoire psychologique décrite par Bergson permettant d'obtenir la théorie de la mémoire historique d'après Péguy.

Avant de mourir, Péguy voulait consacrer un de ses *Cahiers de la Quinzaine* à Henri Poincaré, l'un des plus grands mathématiciens de l'époque, pour obtenir ce qu'il appelait un « cahier de Poincaré ». Au siècle d'@ il nous faut imaginer ce cahier de Poincaré pour le placer dans le cratère où la raison tonne.